

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Tête nue

Sylvie Gendron

Numéro 123, automne 2015

Récompenses : onze nouvelles sur le podium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Gendron, S. (2015). Tête nue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 17–23.

# Tête nue

Sylvie Gendron

J'ai couru avec le soleil qui disparaît.

ANDRÉ DU BOUCHET

Ô dénuement !

Tu n'es même pas sûre de posséder ta petite robe  
ni tes pieds nus dans tes sandales

Ni que tes yeux soient bien à toi, ni même leur  
étonnement,

Ni cette bouche charnue, ni ces paroles retenues  
[...]

Le ciel est si large qu'il n'est peut-être pas de  
place en dessous pour une enfant de ton âge,

Trop d'espace nous étouffe autant que s'il n'y en  
avait pas assez,

Et pourtant il te faut, comme les personnes  
grandes,

Endurer tout l'univers et son sourd mouvement  
[...]

JULES SUPERVIELLE

Ici-bas, on peut se cacher sous la chair. À la mort,  
on ne peut plus.

On est livré nu à la lumière.

SIMONE WEIL

**D**ÉPUIS SA RETRAITE TARDIVE de l'Université de Montréal, Nicolas n'était pas retourné en ces lieux de haut savoir, où il avait si longtemps étudié et enseigné. Désormais, il vivait seul à la campagne avec ses livres, ses disques de musique polyphonique et, surtout, ses souvenirs de Maria — *récompenses d'un cœur aimant*, disait Anne, irremplaçable amie, lorsqu'il venait, de moins en moins souvent à cause du grand âge, la visiter à Montréal. Anne était une 17

femme lumineuse et pourtant solitaire, presque autant que Nicolas. Lorsqu'elle l'accueillait chez elle, elle savait le laisser aussi tranquille qu'elle aimait l'être elle-même — raison pour laquelle, plaisantaient-ils parfois, leur amitié avait traversé le temps.

Nicolas se rendait ce soir à une conférence sur les fantômes dans le théâtre de Shakespeare, vraisemblablement la dernière qu'offrirait l'extravagant Mr. Ells, éminent spécialiste du théâtre élisabéthain. Trois ans plus tôt, Mr. Ells, déjà un vieillard, s'était présenté devant son auditoire dans le plus simple appareil — affublé seulement d'une collerette en forme de fraise. C'est ainsi qu'il avait tenu à prononcer sa magistrale conférence au cours de laquelle il était parvenu à faire complètement oublier la nudité de son corps vieilli et décharné pour ne plus mettre en évidence que la noblesse d'une tête nue, la sienne, et, par elle, celle de Shakespeare, et, grâce à celle-ci, la tête de l'humanité entière ! Le conférencier avait quitté l'amphithéâtre de l'Université de Montréal dans un tonnerre d'applaudissements.

Nicolas déambulait dans le quartier de sa jeunesse et de ses études. Il longea d'abord le beau chemin de la Côte-Sainte-Catherine et s'engagea bientôt dans l'avenue Vincent-D'Indy. Oserait-il pénétrer en l'église Saint-Germain d'Outremont ? Son esprit s'embua. Et son regard. Il était venu si souvent en ce lieu assister à des concerts en compagnie de Maria. Non, il n'entrerait pas. Il reprit lentement sa marche et repensa soudain à la folie qui s'était emparée de lui lors d'un séjour d'études à Paris. Fortement éprouvé par l'abandon de Maria, il s'était entiché d'une statue, celle de Marie l'Égyptienne en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, sa peine d'amour se cristallisant ainsi dans la pierre. Nicolas possédait une tête de chercheur, mais son cœur, lui, était épris d'inconnu, de mystère et de secret, à l'image de ceux ayant entouré sa naissance en 1925 et son abandon à la crèche Saint-Vincent de Paul. Au moins serait-il élu une fois dans sa vie, et ce fut par un couple venu de Montréal pour l'adopter — des parents à qui

À l'instant, il venait d'entendre de nouveau la voix énigmatique de sa jeunesse, celle n'ayant longtemps eu de cesse de lui répéter *Tu quitteras tout*. Si l'on s'était avisé à l'époque de lui en demander l'origine, à supposer qu'il eût osé parler à quelqu'un de cet étrange pressentiment, Nicolas n'aurait su que répondre. Quand son père adoptif disparut, Nicolas resta seul avec sa mère adoptive et crut lever une part du mystère entourant cette voix intérieure en liant celle-ci à sa prise de conscience de la finitude. Il s'exerçait déjà au renoncement terrestre, ajoutant à un deuil réel celui, bien stérilement anticipé (après tout, il avait quatre-vingt-dix ans aujourd'hui...), d'un monde qu'il commençait alors à connaître et à aimer. Pendant des années, cette conscience trop vive de l'inexorable fin plongea Nicolas dans l'angoisse. Pour y échapper, il passait ses heures et ses jours dans les livres. Lorsqu'il levait les yeux, c'était pour admirer le ciel avec le secret espoir d'y sentir la présence de quelque chose de plus qu'un soleil qui disparaît. Nicolas avait un sentiment religieux. Il lisait d'ailleurs abondamment sur les fous de Dieu et les mystiques; fantômes et revenants l'attiraient aussi. Il finit tout naturellement par s'intéresser aux âmes en peine de l'Église chrétienne, celles qui errent dans l'attente de la récompense suprême: la joie du ciel. Quelques-uns se méprenaient toutefois sur le compte de Nicolas, en prêtant à ce dernier une foi et des croyances qu'il n'avait pas. Jamais il ne pensa que la voix qui le hantait fût d'origine divine. Tout au plus imagina-t-il un temps que son père s'adressait à lui — c'était en 1945, et ce dernier venait de mourir. Nicolas n'était quand même pas le premier que la douleur faisait divaguer. Cet espoir fit long feu, car la voix qu'il entendait était trop douce, presque féminine. Il imagina ensuite que cette voix appartenait à la femme inconnue qui l'avait porté en son sein. Tant d'années plus tard, le visage de cette femme demeurait un mystère, mais il revoyait sans mal ceux de sa mère et de son père adoptifs. Sa mère adoptive était morte en 1975, la même année que Nicolas Abraham, un auteur qu'il lisait alors avec frénésie. Il connaissait aussi fort bien

les travaux de sa collaboratrice, Mária Török, née comme lui en 1925. Tous ces êtres, qu'il avait aimés dans la vie, parfois sans les rencontrer, et dans les livres erraient en lui...

Presque toute sa vingtaine, le temps que durèrent son baccalauréat et ses études de deuxième et de troisième cycles en théologie à l'Université de Montréal, la voix, toujours la même, répétait *Tu quitteras tout*. Pourtant, Nicolas ne voulait rien quitter ni personne, et s'occupait plutôt à dissimuler, sous divers bonnets que sa mère tricotait ou crochetait pour lui, les affolantes pelades dont il était affligé. Il les devait à l'angoisse, disait le médecin. Cela lui passerait. Malgré tout, Nicolas plaisait aux filles. Il courtisait surtout celles étudiant avec lui en théologie, mais parfois d'autres, un tantinet excentrées, venant des planètes Philosophie, Lettres ou Anthropologie, des jeunes femmes désireuses d'apprendre à distinguer le Bien du Mal et de connaître les tenants et les aboutissants de l'Inquisition, ou encore l'histoire des saintes et des saints. Le romantisme aidant, les recherches de Nicolas sur les âmes en peine en fascinaient plus d'une.

Il marchait à présent sur le boulevard Édouard-Montpetit. Il apercevait la tour de l'Université de Montréal, nimbée de reflets violets et caressants. Bientôt, il saurait ce qu'avait à dire Mr. Ells sur les spectres du théâtre de Shakespeare. Nicolas était lui-même un fantôme dans ce quartier. Et Maria, vivait-elle toujours ? Qui pourrait le lui dire ? Elle avait ou aurait quatre-vingt-quinze ans à présent, mais, pour Nicolas, à jamais vingt-huit, l'âge où elle quitta le Québec. Nicolas se sentit soudain fatigué. Anne lui avait bien déconseillé de se rendre à pied à la conférence, mais le soir était si doux... Il songeait à ses premières amours. Combien de fois avait-il craqué pour des étudiantes anxieuses, celles qui cherchaient un peu de vérité, de dénuement et de poésie dans les livres ? À cet égard, la rencontre avec Maria fut décisive ! Celle-ci n'était jamais sûre de rien — « posséder [ni] sa petite robe ni ses pieds nus dans ses sandales... », toutes choses que Nicolas, lui, finit par posséder alors qu'il laissait les rires cristallins de sa bien-aimée résonner à son oreille, anéantir

l'autre voix. Il vivait désormais avec Maria — sa robe, ses sandales, ses rires et son cerveau incandescent — dans l'éternité. La finitude n'existait plus ! Maria adorait s'abandonner dans ses bras chétifs mais protecteurs. Nicolas aimait la caresser pour la rendre aussi heureuse qu'elle le rendait heureux. Chaque jour, Maria lui récitait d'une voix intersidérale les poèmes d'écrivains à qui elle vouait un culte d'une intensité rarement égalée ici-bas — Arthur Rimbaud, Jules Supervielle, Alain Grandbois, Anne Hébert... Les amoureux prirent un appartement près de l'Université de Montréal. La mère de Nicolas fut choquée qu'ils ne se marient pas, mais Maria voulait rester libre. Elle travaillait à sa thèse. Nicolas rédigeait un mémoire. Mais un jour, d'une voix presque inaudible, Maria murmura qu'elle aimait quelqu'un d'autre et qu'elle quittait tout pour suivre ce quelqu'un au loin. *Tout ?* s'était étranglé Nicolas. *Oui, tout...* Nicolas et leur amour, leurs amis, sa propre famille, la mère de Nicolas, ses livres et sa thèse de doctorat en chantier, son pays — toute la poésie de ses neiges et de ses ciels violets. Elle suivait un étudiant en Israël. *Heureux élu !* pleura Nicolas. *Cet homme fera beaucoup pour la paix dans le monde !* promettait Maria en matière d'excuse. De cela, au moins, elle semblait sûre... Nicolas resterait aussi seul qu'on pouvait l'être dans les poèmes des *Îles de la nuit* et des *Songes en équilibre*. À quoi donc tenait la force de ces chefs-d'œuvre de solitude — à l'art poétique ou à la voix de Maria ?

Dans une solitude et un silence presque complets — la voix de Maria avait définitivement chassé l'autre voix, celle annonçant à tort qu'il quitterait tout alors que c'est lui qui était quitté —, Nicolas acheva son mémoire et fit une première thèse, toujours sur les âmes en peine dans l'Église chrétienne. Puis, il enseigna, sans plus connaître de passions amoureuses. Il avait en lui, pour seule récompense de son cœur aimant, l'amour secret de Maria.

Il repensait aujourd'hui au trouble qu'il avait eu au tournant des années soixante-dix en découvrant les travaux de Mária Török et ceux qu'elle menait aux côtés de Nicolas 21

Abraham. Ouvrant les caisses abandonnées par Maria, Nicolas trouva des études, des articles, des notes de lecture ainsi que des livres consacrés à la mort de la bien-aimée dans la littérature occidentale, sujet de la thèse de Maria. Il aurait tant aimé à l'époque pouvoir parler avec elle des travaux sur le deuil d'Abraham et de Török qu'il découvrait, travaux magistralement réunis dans *L'écorce et le noyau*, un livre que Maria aurait chéri. Il frémissait chaque fois qu'il y voyait scintiller le mot *incorporation*. Maria, elle aussi laissée en adoption à la naissance, aurait enfin compris qu'elle vivait avec des fantômes... Nicolas choisit d'entamer de nouvelles études, tout en continuant d'enseigner à temps partiel. Il s'inscrivit cette fois en lettres — sur la planète de Maria. Il produisit un mémoire remarquable, et remarqué, sur la figure de l'absente dans les *Gravitations* de Supervielle, ce recueil que Maria aurait voulu écrire. Après quoi on lui accorda l'autorisation de prendre l'invisible relais que semblait lui tendre Maria à des kilomètres et à des années de distance. Il terminerait — et il termina — la thèse de doctorat que Maria avait abandonnée.

Nicolas approchait du 3200, Jean-Brillant. Pour un temps, celui de cette déambulation entre l'appartement d'Anne et l'Université de Montréal, son grand âge était devenu une abstraction. Il pénétra dans le hall et retira son bonnet, lequel ne protégeait plus désormais qu'un crâne dégarni, et sans doute légèrement fiévreux, puis repéra l'amphithéâtre. Il entra et put prendre place à l'avant.

Ce serait bientôt l'heure. La voix de Maria monta en lui, cette fois avec les mots de Grandbois... *Est-ce déjà l'heure / Ma tendre peur / Est-ce déjà l'heure / De demain / La terre et la mer / Glissent dans le temps / Les bielles du ciel / Roulent doucement / Baignées d'oubli...* Trois coups retentirent, comme au théâtre. Mr. Ells, aidé d'une canne et d'un très jeune homme, s'avança. Cette fois, nulle collerette en forme de fraise ne mettait en évidence sa tête nue. L'heure était grave. Mr. Ells venait — vivant aujourd'hui, mort

22 peut-être demain — évoquer les fantômes du théâtre de

Shakespeare. Le vieil homme laissa le bras du plus jeune et marcha en direction d'une petite table noire, laquelle était assortie d'une chaise droite. Cela devait ressembler à son décor habituel. D'une voix féminine, il rappela qu'il venait parler des fantômes qui l'avaient hanté presque toute sa vie, des fantômes, confessa-t-il d'entrée de jeu, qu'il avait appris à aimer avant de les reconnaître, les ayant, précisait-il dans un français impeccable, *incorporés*. Ce mot brillait telle une récompense intime au sein de ce sobre et touchant préambule. Mr. Ells déposa quelques blancs feuillets sur la table noire. Il ne les toucherait plus, assurait-il en souriant faiblement. Leur seule présence le rassurait, ajoutait-il d'un air entendu. Puis, d'une manière fort étrange, Mr. Ells inclina sa tête nue vers celle de Nicolas assis en contrebas.

Et, de cela l'auditoire pourrait témoigner, tout le temps que dura l'envoûtante conférence, les deux hommes devenus seuls au monde ne se quittèrent plus des yeux.